

## Waterloo, le lendemain de la bataille, par un témoin oculaire.

### Traduction et notes de Jean Dif

Je suis un homme oisif et célibataire, en possession d'une fortune qui m'assure l'indépendance, et il est à peine besoin d'ajouter que j'aime voyager. *Cela va sans dire* (1), l'amour des déplacements étant si naturel à un Anglais, que rien ne peut l'enchaîner à sa maison, sauf l'impossibilité absolue de vivre ailleurs. Aucune impérieuse nécessité de cette sorte ne s'imposant à moi, je donnai libre cours à mon *oikophobia* (2), et l'été 1815 me trouva à Bruxelles.

La ville était alors en proie à la plus grande animation – on eût dit une cité de légende. Les uniformes variés et rutilants de tant de nations différentes se mêlaient aux gais vêtements des beautés féminines du Parc, et l'*Allée Verte* (1) était remplie de chevaux superbes et de brillants équipages. Les *tables d'hôtes* résonnaient d'une telle confusion des langues que cette cité eut alors pu rivaliser avec la Tour de Babel, et les échoppes scintillaient d'objets étalés pour tenter la monnaie et vider les poches des Anglais, que les Flamands semblaient prendre pour des sacs d'or ambulants. Les bals et les jeux, les raouts et les dîners, formaient les seuls sujets de conversation ; et, bien que des rumeurs occasionnelles fissent état d'une incursion des Français dans nos lignes, pour y soustraire quelques têtes de bétail, ces récits étaient trop vagues pour propager la moindre alarme.

Je logeais alors chez Madame Tissand, Place du Sablon, et il m'arrivait de causer avec mes hôtesse de la posture critique des affaires. Toutes les Françaises aiment la politique et Madame Tissand, qui était profondément intéressée par le sujet, m'assurait continuellement de sa dévotion entière à la cause britannique.

« *Ces maudits Français !* » (1) criait-elle quotidiennement, avec une énergie presque terrifiante, lorsqu'elle parlait de l'armée de Napoléon. « S'ils osent venir à Bruxelles, je leur arracherai les yeux ! »

« Oh, ma tante ! » soupirait sa jolie nièce ; « Souvenez-vous que Louis est conscrit ! »

« Tais-toi, Annette. Je hais même mon fils, depuis qu'il combat les braves Anglais ! »

Ce discours était accompagné d'une courbette dans ma direction ; mais je dois reconnaître que je trouvais l'amour d'Annette plus intéressant que l'engouement de Madame Tissand pour l'Angleterre.

Le 3 juin, je m'en fus voir dix mille soldats passés en revue par les ducs de Wellington et de Brunswick. L'imagination ne peut se figurer plus beau spectacle que *l'ensemble* de cette scène. Les uniformes splendides des Anglais, des Ecossais et de Hanovriens, contrastaient fortement avec le noir sombre des Hussards de Brunswick, dont la vénération pour leur vieux duc pouvait seulement être égalée par leur dévotion pour son fils. Le pas ferme des Highlanders semblait irrésistible ; et, alors qu'ils avançaient en masses compactes, ils paraissaient préparés à balayer tout ce qui leur serait opposé. Bref, je fus enchanté de la propreté, de l'ordre militaire et l'excellente tenue de tous les hommes en général, mais je fus plus spécialement frappé par la belle allure du duc de Brunswick, dont la figure à la fois fine et virile s'imposa à moi comme le *parfait idéal* (1) du guerrier, tandis qu'il galopait à travers le champ de manœuvre.

Ma prochaine rencontre avec le duc de Brunswick eut lieu à un bal costumé, donné dans les salons de l'Assemblée, Rue Ducale, pendant la nuit du 15 juin (3). Je me tenais près de lui lorsqu'il reçut l'information qu'une puissante force française avançait en direction de Charleroi. « Il est grand temps pour moi de me rendre ailleurs », dit le duc, et je ne le revis jamais plus vivant. L'assemblée prit fin brusquement et, une demi-heure plus tard, les tambours battaient et les bugles sonnaient. Les bons

bourgeois de la ville, qui jouissaient presque tous de leur premier sommeil, furent tirés de leurs lits par l'alerte et se précipitèrent dans les rues, enveloppés dans les premiers oripeaux qui leur étaient tombés sous la main. Les rumeurs les plus ridicules et les plus absurdes circulaient comme une traînée de poudre et on les croyait. L'impression dominante était celle d'une ville en feu ; le bruit courait que le duc de Wellington avait été assassiné ; mais, quand on apprit enfin que les Français avançaient, la consternation devint générale, et chacun se hâta vers la Place Royale, où les Hanovriens et les Brunswickers (4) étaient déjà en cours de rassemblement.

D'étranges rumeurs se répandaient en catimini. Certains disaient que l'ennemi était aux portes de Bruxelles, préparant une embuscade pour s'emparer de la ville par surprise, et d'autres ajoutaient que la sécurité du général anglais tenait uniquement au fait qu'il avait acheté les Français. La pauvre Madame Tissand, qui s'était levée à la première alarme, était terriblement embarrassée par ces nouvelles contradictoires, et suivant que l'une ou l'autre prenait le dessus, l'empereur des Français ou le duc de Wellington devenait le dieu de son idolâtrie. La confusion de ses idées produisait les fautes les plus absurdes et elles se lançaient fréquemment dans des invectives qui se terminaient en panégyriques de personnes qu'elle n'avait nullement l'intention de louer. Annette était silencieuse, mais ses yeux et ses joues parlaient éloquemment ; et, en dépit de mon propre danger, je n'avais pas le cœur à souhaiter la disparition de l'armée dans laquelle se trouvait son Louis.

A une heure environ du matin, le 16, toute la population de Bruxelles parut être en mouvement. Les rues étaient animées comme en plein jour ; les lumières clignotaient de ça et de là ; l'artillerie et les fourgons à bagages grinçaient dans toutes les directions ; les tambours battaient aux armes et les bugles sonnaient énergiquement « *les notes farouches de la préparation au combat* ». Le bruit et le mouvement surpassaient toute description ; ici on voyait des chevaux plongeant et donnant du pied dans la foule des bourgeois terrifiés ; là des amants quittant leurs maîtresses en pleurs. Soudain, l'attention était attirée par un parc d'artillerie tonnant à travers les rues ; puis, par un groupe d'officiers contestant à voix forte les prétentions pécuniaires de leur impassible logeur autochtone ; car la panique ambiante ne parvenait pas à effrayer les Flamands au point d'accepter la perte du moindre sou (5) ; des cris perçants et des hurlements s'élevaient parfois au-dessus du bourdonnement affairé de la foule, dont le ton général était celui du rugissement d'un océan lointain.

Entre deux et trois heures, les Brunswickers quittèrent la ville ; ils portaient encore le deuil de leur vieux duc et brûlaient de venger sa mort. Hélas ! Ils eurent une autre perte encore plus fatale à déplorer lorsqu'ils revinrent (6).

A quatre heures, toutes les troupes sous les ordres du duc de Wellington se rassemblèrent, en telle hâte que beaucoup d'officiers n'eurent pas le temps de changer leurs bas de soie et leurs souliers de danse ; et quelques-uns, vaincus par le sommeil, pouvaient être vus endormis allongés sur les remparts, tenant pourtant encore fermement les rennes de leurs chevaux, qui paissaient à leurs côtés.

Vers cinq heures, le mot « en avant » fut entendu dans routes les directions et, instantanément, cette masse entière se mit en mouvement simultanément. J'avais conversé avec plusieurs officiers avant leur départ et aucun ne semblait avoir la moindre idée d'un proche engagement.

Le duc de Wellington et son état-major ne quittèrent Bruxelles qu'après onze heures ; et l'on n'apprit que quelques temps plus tard que l'armée française tout entière, avec un important corps de cavalerie, se trouvait à quelques miles des Quatre Bras, où le brave duc de Brunswick rencontrait l'ennemi, « *et tombait au premier choc* ».

La consternation nous saisit tous lorsque nous apprîmes qu'une puissante armée française se trouvait à 28 miles de nous (environ 45 km) ; et nous frissonnions à la pensée du terrible combat qui venait de commencer. Pour ma part, je ne m'étais jamais trouvé si près d'un champ de bataille et il m'est difficile de décrire les sensations que j'éprouvais alors. Nous savions que notre armée n'avait pas d'autre alternative que de fuir ou de se battre contre une force quatre fois plus forte que la sienne (7) ; et, quoique ne doutant pas de la bravoure anglaise, nous tremblions à l'idée de l'effrayant défi auquel nos hommes étaient exposés. En ce premier jour, nous n'avions aucune cavalerie, les chevaux ayant été envoyés aux pâturages et les hommes étant dispersés trop largement à travers le pays pour pouvoir être rassemblés dans un laps de temps aussi court. Dans de telles circonstances, la victoire était impossible ; en effet, rien sinon une bravoure à toute épreuve, et l'exacte discipline des hommes, pouvait prévenir la destruction de l'avant-garde de notre infanterie ; et, bien que les Anglais aient maintenu leur position pendant toute la journée, la retraite devint nécessaire dès que tomba la nuit.

L'angoisse des Anglais résidant à Bruxelles, pendant toute cette journée pleine d'incertitude, ne saurait être peinte. Nul ne pensait à se reposer ou à s'alimenter ; mais chaque personne qui pouvait mettre la main sur un télescope, se ruait vers les remparts pour s'user les yeux en de vains efforts afin de découvrir ce qui se passait. Vint un moment où l'on aperçut des soldats en uniforme français dans la distance ; alors la nouvelle vola de bouche en bouche, bientôt métamorphosé en ample rumeur, que les Français arrivaient. L'horreur s'empara des Anglais et de leurs adhérents, et les partisans, jusqu'alors cachés des Français, commencèrent ouvertement à avouer leur préférence; des rubans tricolores poussèrent soudain, comme l'herbe après la pluie, stimulés par une forte demande, et les cris de « *Vive l'Empereur* » (1) résonnèrent à travers les airs. Ces exclamations, pourtant, se changèrent en « *Vive Lord Wellington !* » quand il devint certain que les Français approchant étaient des prisonniers plutôt que des conquérants (8).

En revenant de mon poste d'observation, je trouvai Madame Tissand et Annette activement employées à remplir un panier de cocardes tricolores.

« *Ah ça, Monsieur !* » cria Annette gaiement. « *Voilà ma corbeille de mariage.* » (1)

Je soupirai et la joyeuse contenance d'Annette perdit immédiatement de son brio. Dans l'exubérance de sa joie, elle avait oublié que j'étais un Anglais et maintenant, en rougissant, elle essayait de guérir la blessure qu'elle m'avait infligée.

« *Monsieur n'aura pas besoin de se fâcher,* » dit-elle, d'un ton timide et hésitant. « *Si les Français arrivent, les camarades de Louis respecteront le bienfaiteur de sa fiancée.* » (1)

Je remerciai la jolie Annette pour sa courtoisie, mais je murmurai que le moment pour ce faire n'était pas encore arrivé et que les Français qui approchaient étaient seulement des prisonniers.

« *Des prisonniers !* » s'exclama Madame Tissand, en rejetant de ses doigts tout en parlant une cocarde à demi terminée. « *Ah ! C'est une autre affaire cela ! Tiens, ma chère,* » continua-t-elle s'adressant à Annette, en repoussant les rubans et les cocardes dans le panier. « *Cache-les pour le moment ; ils serviront toujours en cas de besoin !* » (1)

Hélas ! Il y avait alors beaucoup de Madame Tissand à Bruxelles, et toutes également bien préparées, « *en cas de besoin.* »(1)

Entre sept et huit heures du soir, j'allai jusqu'à la *Porte de Namur*, où les blessés commençaient tout juste à arriver. Heureusement, quelques ambulances spacieuses avaient rejoint

d'Angleterre quelques jours plus tôt et elles traversaient maintenant la porte. Elles étaient emplies principalement de Brunswickers et de Highlanders ; c'était un effroyable spectacle que de voir ces vrais soldats, dont j'avais tant admiré à la revue la belle apparence martiale et l'excellente tenue, maintenant gisant mutilés et sans soins – leurs uniformes souillés de sang et de saleté – leurs bouches noircies en déchirant les cartouches, et toute la splendeur de leur équipement entièrement détruite. Quand les ambulances s'arrêtèrent, je m'approchai d'elles et m'adressai à un officier écossais qui était seulement légèrement blessé au genou.

« Les Français viennent-ils, Monsieur ? » lui demandai-je.

« Egad (9), je ne peux pas vous le dire, » répondit-il « Nous ne savons rien à ce sujet. Nous avons assez à faire à prendre soin de nous-mêmes. Ils luttent comme des démons ; et j'y retournerai dès que ma blessure sera pansée. »

Une dame anglaise, élégamment vêtue, se précipita en avant –« Mon mari est-il sauf ? » demanda-telle ardemment.

« Bon Dieu ! Madame, » répliqua un des hommes, « comment pourrions-nous le dire ! Je ne connais pas le destin de ceux qui luttèrent à mes côtés ; et je ne pouvais pas voir à un yard autour de moi. » Elle écouta à peine ce qu'il disait et se rua à travers la porte, en répétant comme une furie sa question à tous ceux qu'elle rencontrait.

Quelques prisonniers français arrivaient aussi. J'en remarquai un, un beau compagnon, qui avait eu un bras arraché ; et quoique le sang et les tendons mutilés n'eussent pas été encore pansés, sauf par le soleil qui les avait séchés et noircis, il déambulait apparemment indifférent, avec une miche de pain sous son bras valide, en clamant « *Vive l'Empereur !* » (1)

Je lui demandai si les Français venaient.

« *Je le crois bien,* » répondit-il, « *préparez un souper, mes bourgeois – il soupera à Bruxelles ce soir.* »(1)

« Jolie information pour moi, » pensai-je –« Ne le croyez pas, Monsieur, » dit un Ecossais, qui gisait près de moi, luttant pour parler, apparemment au point d'agoniser « Tout va bien, je – vous – l'assure - »

Les blessés souffraient terriblement du manque d'un nombre suffisant de chirurgiens expérimentés capables d'amputer leurs membres brisés ; et il y avait aussi une pénurie d'instruments chirurgicaux et de charpie. Les Flamands, incités par l'urgence du cas, secoururent pourtant leur apathie naturelle et s'efforcèrent de fournir au mieux tout ce qui était nécessaire. Ils déchirèrent leur linge pour en faire de la charpie et des bandages ; ils assistèrent les chirurgiens dans les opérations délicates et ils abandonnèrent aux étrangers les lits où ils dormaient. Les femmes, en particulier, montrèrent l'enthousiasme le plus chaud pour secourir les blessés ; elles les soignèrent avec tendresse et les veillèrent nuit et jour. En bref, leur amabilité, leur attention et leur sollicitude reflétèrent l'immortel honneur de leur sexe. On vit de très jeunes enfants conduire des Highlanders blessés dans les maisons de leurs parents en s'exclamant « *Voici notre brave Ecossais !* » (1) Même le vice national, la cupidité, fut oublié dans l'excitation du moment ; riches et pauvres se comportèrent de la même manière et, dans la plupart des cas, toute offre de rémunération fut déclinée.

La nuit de vendredi s'écoula dans la plus vive anxiété ; les blessés arrivaient sans cesse et les nouvelles qu'ils apportaient du carnage en cours étaient absolument terrifiantes. Le samedi

matin fut encore pire ; un nombre immense de surnuméraires et de fuyards de l'armée se ruèrent à travers la *Porte de Namur*, et ces fugitifs accrurent la panique publique à son plus haut niveau. *Sauve qui peut* !(1) devint bientôt le sentiment universel ; tous les liens de l'amitié et de la civilité furent brisés, et un irrépressible désir de quitter Bruxelles parut absorber toutes les facultés. A cet effet, les plus grands sacrifices furent consentis. Chaque bête de charge et toutes sortes de véhicules furent réquisitionnées pour conduire les biens et les personnes à Anvers. Même les voitures à chiens et les chariots à poissons ne purent y échapper – d'énormes sommes furent offertes pour les plus modestes moyens de transport et, quand tout se mit à manquer, beaucoup s'en furent à pieds. La route fut bientôt embouteillée – des fourgons, des voitures et des carrioles de toutes sortes s'entassaient en une masse désordonnée et inerte qui ne pouvait plus ni avancer ni reculer ; des biens d'une immense valeur furent abandonnés par leurs propriétaires bien trop terrifiés pour penser même à la perte qu'ils supportaient. Une scène d'émeute terrible et de dévastation s'en suivit. Des troncs, des boîtes et des portemanteaux furent défoncés et pillés sans pitié ; et chacun s'empara de ce qui lui plaisait en toute impunité. Une rumeur, selon laquelle le duc de Wellington retraitait sur Bruxelles en combattant, talonné par l'ennemi, augmenta encore le désordre ; la terreur des fugitifs devint presque frénétique et ils se mirent à fuir comme des fous s'échappant d'un asile d'aliénés. Il est impossible d'imaginer une scène plus lamentable. La pluie était tombée à verse pendant la nuit et les malheureux fugitifs étaient littéralement obligés de patauger dans la boue. J'avais de prime abord décidé d'attendre mon sort à Bruxelles ; mais, au cours de ce matin mouvementé, je marchai quelques miles sur la route d'Anvers pour tâcher de porter assistance à mes compatriotes en fuite. Je fus rapidement dégoûté par ce que je voyais, comme par l'inutilité de mes efforts. Je retournai donc dans la ville qui ressemblait maintenant à une cité morte ; un sombre silence régnait sur les rues, pareil à ce calme craintif qui précède une tempête ; les boutiques étaient toutes fermées, et tout négoce suspendu.

Pendant la panique de vendredi et de samedi, les pertes des résidents britanniques furent énormes. Un coffre à tiroirs se vendait cinq francs, un lit dix francs et un cheval cinquante francs. Voici l'exemple d'une transaction qui se passa sous mes yeux, un imposant mobilier fut laissé pour un millier de francs (environ quarante livres) alors qu'il avait coûté sept mille francs (deux cent quarante livres) à son propriétaire trois semaines plus tôt seulement. Et ce fait n'était pas isolé ; la perte fut encore souvent plus importante et des maisons emplies de meubles furent, dans bien des cas, complètement abandonnées et livrées au pillage.

Samedi matin, s'abattit une des plus effroyable tempête dont je me souviens. La chute du tonnerre s'accompagnait du rugissement du canon que l'on pouvait maintenant entendre depuis les remparts et il est impossible de décrire l'effet effrayant que produisait cette apparente moquerie du ciel. Je n'avais jamais senti jusqu'alors si fortement la faiblesse humaine. La pluie tombait à flots – le ciel ressemblait à celui du Déluge peint par Poussin, et un lourd nuage noir s'étendait, pareil aux ailes d'un vautour monstrueux, au-dessus de Bruxelles. Les blessés continuèrent d'arriver pendant toute la nuit de samedi et la matinée de dimanche, dans un état qui défie toute description. Ils semblaient avoir été traînés pendant des miles dans un océan de boue ; leurs vêtements étaient déchirés, leurs chapeaux et leurs plumets mis en pièces, leurs souliers et leurs bottes hors d'usage. Les informations qu'ils apportaient étaient vagues et décourageantes – en fait, nous pouvions seulement être certains que le duc de Wellington avait pris position à Waterloo, tard dans la soirée de samedi, et qu'il avait manifesté l'intention d'y attendre l'attaque des Français. Nous n'avions pas besoin d'avoir confirmation de cette attaque puisque le rugissement du canon devenait d'instant en instant plus distinct, au point que nous imaginions qu'il secouait parfois la ville. Les blessés décrivaient le champ de bataille comme un parfait borborygme et leur apparence témoignait de la véracité de leurs assertions. Vers deux heures, une nouvelle alerte fut occasionnée par des chevaux qui galopaient à travers la ville ; il s'agissait des bêtes mises en réquisition pour tirer les fourgons à

bagages et nous y vîmes une preuve supplémentaire de la défaite. Mais nous nous trompions : en réalité, les paysans, qui avaient été contraints de prêter leurs chevaux, s'étant aperçus de l'absence des conducteurs des fourgons à leur poste, avaient saisi l'opportunité de s'enfuir au galop avec leurs animaux après avoir coupé les traits (10).

Comme cette explication ne nous fut pas donnée avant le jour suivant, nous continuâmes pourtant à penser que tout était perdu ; les quelques partisans des Anglais qui subsistaient étaient au désespoir et les cocardes tricolores s'exhibaient au fronton de chaque maison. Moi-même, pour la première fois, je perdis courage, et ma seule consolation était la joie d'Annette. « L'Angleterre ne peut pas être mise à genoux par la perte d'une bataille, » pensai-je ; « et, pour ce qui me concerne, être prisonnier sur parole, ou vagabond par plaisir, est de bien peu de conséquence. Je peux aisément me résigner à mon sort ; mais le cœur de cette pauvre fille serait brisé si elle perdait son amoureux, car il est tout pour elle. » Ainsi raisonnai-je, mais en dépit de la sage philosophie que j'affectais, je ne parvenais pas à me défaire de mon sentiment naturel d'inquiétude ; aussi, quand, vers six heures, nous entendîmes dire que les Français s'étaient retirés, et que les Prussiens, échappés à Grouchy, avançaient rapidement sur le champ de bataille, j'oubliai tout de go la pauvre Annette et remerciai Dieu de tout mon cœur. A huit heures, il n'y eut plus aucun doute touchant à notre succès ; un bataillon traversa la ville et nous apprit que le duc de Wellington avait remporté une victoire complète et que les Français s'enfuyaient, poursuivis de près par les Prussiens.

La nuit de dimanche fut consacrée aux réjouissances dans l'enthousiasme. Les cocardes tricolores avaient toutes disparu et les couleurs britanniques flottaient à chaque fenêtre. La grande cloche de Sainte Gudule sonnait pour annoncer l'événement qui venait de se produire dans le voisinage de la ville ; et quelques rares Anglais, qui n'avaient pas fui et s'étaient seulement cachés, s'aventuraient à réapparaître. La seule ombre à la liesse universelle était le nombre élevé des blessés ; les maisons s'avéraient insuffisantes pour en contenir même la moitié ; les églises et les bâtiments publics avaient été aménagés, et leur sol recouvert de litières de paille, pour les recevoir. Le corps du duc de Brunswick, tombé aux Quatre Bras, avait été ramené samedi et déposé dans les lieux qu'il avait occupés à proximité du château de Laeken. Je fus fort affecté quand je vis le cadavre de cet homme que j'avais remarqué si récemment florissant de jeunesse et de santé ; mais mes yeux s'accoutumèrent bientôt à d'autres horreurs.

Lundi matin, 19 juin, je me rendis prestement au champ de bataille. Je fus obligé de traverser la Forêt de Soignes car la route était si encombrée qu'elle était devenue impraticable ; Je n'eus pas à aller bien loin avant de rencontrer le corps d'un premier Français étendu mort, le visage enfoui dans les herbes. Le cadavre était si affreusement défiguré, et si enduit de boue et de sang, que je sentis l'horreur me glacer ; mais quand, après m'être avancé plus loin, je vis des centaines, et en moins d'une heure, des milliers de corps massacrés, ma pitié pour les individus se dilua dans la masse et, plus j'en voyais, moins je m'apitoyais, tant il est vrai que l'habitude réconcilie avec tout.

La mort ne requiert aucune aide ; mais les milliers de blessés, incapables de se soigner eux-mêmes, étaient dans le plus grand des besoins ; leurs traits, enflés par le soleil et la pluie, paraissaient livides et bouffis. Un pauvre hère était affligé d'une horrible blessure à travers sa lèvre inférieure qui bâillait largement et montrait ses dents et ses gencives, comme si une seconde bouche artificielle avait été ouverte sous la première. Un autre, complètement aveugle d'une entaille à travers les yeux, se tenait droit, en haletant et murmurant, « *De l'eau ! De l'eau !* (1) » L'anxiété pour l'eau était en effet la plus poignante. « *Vasser ! Vasser !* », « *De l'eau ! De l'eau !* (1) », ces expressions, en allemand et en français, résonnent encore dans mes oreilles (11). On ne m'enlèvera pas de l'idée que des centaines de soldats moururent de soif, sans aucun espoir d'être secourus, car même la personne la mieux intentionnée et la plus humaine était

effrayée et redoutait de s'approcher de cette scène sanglante, par peur d'être réquisitionnée pour enterrer les morts, presque tous ceux qui traînaient à proximité étant contraints de se livrer à ce pénible et dégoûtant travail.

Cet enterrement en masse était réellement horrible : de larges trous carrés étaient creusés sur environ six pieds de profondeurs (environ 1,8 mètres), et trente à quarante jeunes gens, dénudés jusqu'à la peau, étaient jetés dans chaque trou, pelle mêle, puis recouverts si négligemment que parfois une main ou un pied sortait à travers la terre. Un de ces trous était en cours de préparation lorsque je passai et les auxiliaires de l'armée dévêtaient les corps avant de les y jeter tandis que quelques Juifs russes les aidaient à dépouiller les morts en arrachant leurs dents avec la plus brutale indifférence. Le tintement des marteaux de ces misérables cognait horriblement dans mes oreilles, où il se mélangeait occasionnellement aux coups de pistolet qui semblaient par intervalles leur faire écho de différents coins du champ de bataille (12). Il m'était impossible de deviner la signification de ces coups de feu jusqu'à ce que je fusse informé qu'ils venaient des Belges qui tuaient les chevaux blessés. Des centaines de ces fines créatures galopaient en effet à travers la plaine, ruant et plongeant, apparemment fous de douleur, tandis que les pauvres blessés à terre, les voyant venir sur eux sans pouvoir s'écarter de leur chemin, poussaient des cris perçant d'agonie en s'efforçant de se recroqueviller le plus possible afin d'échapper à leurs sabots, mais en vain.

Bientôt, je vis un immense cheval (un des *Scotch Greys*) (13) fouler un colonel de la Garde impériale qui avait eu une jambe cassée ; le cheval était horriblement blessé et un morceau de lance brisée pendait encore d'une de ses blessures. Il se ruait en reniflant et en plongeant après le Français et je n'oublierai jamais le cri perçant que ce dernier poussa à son approche. Je me précipitai spontanément mais, lorsque j'atteignis l'homme, il était mort ; je ne pense pas que le cheval l'avait touché, mais la terreur avait été trop forte pour sa constitution épuisée.

Rendu malade par les immenses tas de victimes qui s'étendaient dans toutes les directions, partout où les yeux pouvaient se porter, je me préparais à rentrer ; je progressais à travers les morts et les mourants, méditant sur les horreurs de la guerre, quand mon attention fut attirée par un jeune Français, étendu sur le dos, apparemment proche du dernier souffle. Quelque chose dans sa contenance m'intéressa, et il me vint à l'idée que je l'avais déjà vu quelque part, quoique ne sachant ni où ni quand. Quelques lettres ouvertes étaient éparpillées autour de lui et il en tenait encore une dans la main comme s'il voulait la lire jusqu'au dernier moment. Mon œil tomba sur les mots « *Mon cher fils,* »(1) écrits d'une main féminine, et je me pris d'intérêt pour le destin d'un enfant aussi affectueux (14).

En quittant le matin la maison, j'avais mis dans ma poche une flasque de brandy et quelques biscuits dans l'espoir qu'ils pourraient être utiles aux blessés ; mais quand j'avais vu la multitude sans nombre qui gisait sur le champ, je m'étais senti découragé d'essayer de les soulager. Le hasard avait maintenant dirigé mon attention sur un individu et j'étais résolu à tenter de lui sauver la vie. Sa cuisse avait été brisée, et il était sévèrement blessé au poignet droit, mais les parties vitales ne semblaient pas touchées, et la perte de son sang paraissait être la cause principale de sa faiblesse.

Je versai quelques gouttes de brandy dans sa bouche et, après avoir émietté mon biscuit, je m'efforçai de lui en faire avaler un peu. L'effet de cette médecine fut bientôt visible ; ses yeux s'ouvrirent à demi et une faible teinte rose s'étendit sur sa joue. Je lui administrai un peu plus de mon remède et il revint si bien à la vie qu'il essaya de se mettre debout. Je l'aidai à se lever afin de le placer de telle manière qu'il puisse se soutenir contre le cadavre d'un cheval ; je posai la flasque et du biscuit à côté de lui et partit afin de trouver du secours afin de l'évacuer.

Je me souvenais, qu'un peu plus tôt, j'avais aperçu une fumée sortant d'un profond fossé et que mon nerf olfactif avait été salué par une savoureuse odeur tandis que je passais. Guidé par ces indications, je revins sur mes pas à cet endroit et j'y trouvais des soldats écossais, abrités derrière une haie, très agréablement employés à cuire une quantité impressionnante de beefsteaks sur un feu de bois, dans la cuirasse d'un cavalier français ! Cette nouvelle sorte de poêle à frire, destinée aussi à servir de plat, me divertit beaucoup ; et, après avoir demandé la permission de tremper un biscuit dans leur sauce, pour le bénéfice de mon patient, je racontai mon histoire et je fus récompensé par l'empressement qu'ils manifestèrent à m'assister ; l'un d'eux courut attraper un cheval pourvu d'une souple selle de hussard (il y en avait des centaines qui galopaient dans les environs) et le reste vint avec moi vers le jeune Français que nous retrouvâmes rétabli de manière assez surprenante, quoiqu'il lui fut encore impossible de parler. Le cheval fut amené et on installa sur lui le jeune Français ; sa veste s'ouvrit alors et son « livret » (1) en tomba. Dans ce petit calepin, que chaque soldat français portait, étaient consignés son nom, son âge, sa paye, son accoutrement et ses états de service. Je le ramassai et le tendis à mon patient – mais le jeune homme murmura le nom d'Annette et s'évanouit.

« Annette ! » à ce nom, chacun de mes nerfs vibra. J'ouvris prestement *le livret* et je trouvai qu'il appartenait effectivement à Louis Tissand que je venais de sauver ! Le reste fut vite dit. Louis atteignit Bruxelles vivant et Madame Tissand fut heureuse de retrouver son fils, en dépit de son égoïsme inné. Quant à Annette, comment pourrais-je oser décrire ses sentiments ?

Lors de ma visite suivante à Bruxelles, je la retrouvais entourée par trois ou quatre chérubins souriants auxquels elle me présenta comme *le bon Anglais* (1) qui avait préservé la vie de leur père.

---

1)- En français dans le texte.

2)- Aversion pour l'environnement de son chez soi.

3)- Il doit s'agir du fameux bal qui fut donné par la duchesse de Richmond où « *Heureux de vivre, les belles jeunes filles et les beaux officiers s'enivraient de danse et de mouvement. Mais, comme dans les danses macabres des vieilles fresques, la Mort menait la Ronde.* » (Henry Houssaye, 1815).

4)- Les Brunswickers étaient un corps de volontaires allemands levés par le duc Frederick William (1771-1815) pour lutter contre l'occupation de son pays par les troupes françaises. Les soldats, vêtus de noir, portaient une tête de mort sur leur chapeau. Ce corps servit dans l'armée britannique jusqu'en 1820.

5)- L'auteur du texte revient plus bas sur la cupidité des Flamants qu'il tient pour leur défaut majeur. Mais ce jugement est certainement exagéré.

6)- Le duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick-Wolfenbüttel (1735-1806) avait été blessé mortellement lors de la bataille d'Auerstaedt et son fils, ennemi acharné de Napoléon et fondateur du corps des Brunswickers, fut tué à la bataille des Quatre Bras. L'uniforme des soldats de ce corps était noir, on l'a déjà plus haut.

7)- L'auteur du texte exagère. Le déséquilibre des forces était loin de favoriser l'armée française dans de telles proportions surtout si l'on tient compte du voisinage des forces prussiennes. Globalement, l'armée française ne comptait pas plus de 125000 combattants contre 210000 pour les armées alliées. A Waterloo, d'après Siborne, Napoléon avait sous la main près de 72000 hommes et Wellington seulement environ 68000 dont, il est vrai, quelques Belges et Néerlandais peu disposés à affronter leurs anciens camarades de la Grande Armée. Aux Quatre-Bras, les forces commandées par le maréchal Ney comptaient au maximum 25000 fantassins et cavaliers et une cinquantaine de canons, les forces britanniques comptèrent jusqu'à 39000 fantassins et cavaliers et une cinquantaine de canons, mais il est vrai que ces dernières, qui avaient été surprises, n'arrivèrent que progressivement sur le terrain et, qu'au début de l'engagement, elles ne dépassaient guère 8000 hommes.

8)- Cette versatilité politique de la population belge rappelle ces pancartes à double face des cabaretiers espagnols de Salamanque sur lesquelles on lisait alternativement « *Bienvenue aux Français* » ou « *Bienvenue aux Anglais* » suivant la nationalité des troupes qui traversaient la ville. On ne saurait jeter la pierre aux Belges, pas plus qu'aux Espagnols, soucieux de faire bonne figure à d'irritables envahisseurs. Un de nos proverbes ne nous invite-t-il pas à tenir toujours

deux fers au feu ? Il est de toute manière plus que probable que beaucoup de Belges catholiques, rattachés contre leur gré aux Pays-Bas protestants, n'auraient pas été fâchés de voir triompher Napoléon ; plusieurs témoignages vont dans ce sens et Wellington ne considérait d'ailleurs pas les troupes des Pays-Bas sous ses ordres comme des plus sûres.

9)- Oh God, (oh mon Dieu) prononcé à la mode écossaise.

10)- Cette saisissante description de Bruxelles, en proie à la panique qui accompagne toujours une débâcle, a le ton de l'authenticité. Un gros orage avait effectivement détrempé les terres la veille de la bataille de Waterloo ce qui retarda l'heure du déclenchement de la bataille par Napoléon qui attendit que les terres sèchent pour déplacer son artillerie. Et ce retard fut sans doute l'une des causes de la défaite en donnant aux Prussiens le temps d'arriver avant l'effondrement de la défense anglaise.

11)- Les blessures occasionnaient effectivement une grande soif. D'autres témoignages en font état (voir notamment celui de Malcolm, qui fut blessé pendant la bataille de Toulouse, en 1814).

12)- Les Juifs ne sont pas ménagés non plus dans les mémoires des militaires français sans qu'il soit possible de faire réellement la part entre la vérité historique et l'antisémitisme de l'époque.

13)- Les Scots Greys étaient un régiment de cavalerie lourde anglaise. A Waterloo, ils se trouvaient au troisième rang, à la gauche du dispositif anglais. Lors de l'attaque du centre par le corps du général Drouet d'Erlon, en début d'après midi, l'infanterie britannique plia et la cavalerie britannique fut envoyée à la rescousse, sans les Scots Greys dans un premier temps. Mais, comme les troupes françaises continuaient à gagner du terrain, il fallu lancer à leur tour les Scots Greys. Le choc désorganisa l'attaque française et les cavaliers britanniques s'emparèrent même d'un aigle. Mais ils se laissèrent emporter par leur élan jusqu'à l'artillerie française, sans but stratégique précis et sans ensemble. Profitant de leur désorganisation, les cuirassiers de Milhaud et les lanciers de Jacquinet leur firent alors payer cher leur témérité. Ils furent taillés en pièces, leur chef, le général Ponsonby, fut fait prisonnier. Quelques-uns de ses hommes essayèrent de le délivrer et il fut tué au cours de l'échauffourée. Les rescapés regagnèrent les lignes britanniques, non sans mal, poursuivis par la cavalerie française. Ils avaient perdu 211 cavaliers, tant morts que blessés, et 228 de leurs 416 chevaux.

14)- La suite du texte ressemble à un roman et l'on ne peut manquer de se demander si l'auteur ne l'a pas inventée pour enjoliver son témoignage.